

SALAH KHELIFA

CHANTS (III)

DE L'ESCABEAU

(Poèmes)

LE BARCIDE

I - LA HAINE IMPLACABLE

Il gronda un matin dessous un flot sali
Insultant la Kaaba et la Mecque et Médine;
C'était l'heure où la louve avec le sorcier dîne.
J'étais gris de douleur, mon regard a pâli.

Maudits soient Al-Fârûq, Ben Affane, outre Ali,
Tonna-t-il comme un fou. Crois-tu que je badine?
Je hais ces Commandeurs qu'on occit sans sourdine
Dans leur sang étoilé, noyé sous hallali.

J'étais gris de douleur ; il était gris de joie,
Mais qui était-il donc ? me disais-je en moi-même.
Qui vola dans mon cœur la fleur bleue qui rougeoie?

Mais c'est moi! hurla-t-il ; je vous hais et l'on m'aime.
Nul ne m'a jamais vu car je loge en vos âmes.
La voix de l'Ange exquis : «Ah ! brûlez sept sésames ! »

Al-Manar II, café Al-Akwas, le 14 avril 1997

II- L'HOMME AU CERVEAU FÊLÉ

Le regard ténébreux, il suivit le carrosse
Que montait enfiévré le vaillant Saladin.
Ce jour-là il perdit le feu clair d'Aladin
Et poussait devant lui en hurlant une rosse.

La rosse était rétive, elle était lourde et grosse.
Il pestait, il criait après un baladin
En sueur, en carrosse assis, gai et badin.
Mais qui était cet homme et pourquoi cette rosse ?

Était-ce un revenant surgi du Moyen-Âge ?
Saladin trépassa voilà bientôt mille ans
(Et puis ce baladin en carrosse et en nage ?)

Je suis fou, se dit-il. Ah, je vois des milans
Picorer mon grain rouge et fêler mon cerveau.
Que vois-je ? Un grand serpent sucer le sang d'un veau.

Café Lobna, le 18 avril 1997

III - LES DÉVASTATEURS

Le corbeau volant bas a lacéré le Tibre;
Il ressema la peur dans le cœur du Romain.
De sa serre acérée il griffa le jasmin
Que Rome a arrosé jusque-là de vent libre.

Le Tibre en sang pleura ; or l'ogre avec sa main
Écorcha le corbeau planant en équilibre
Lui crachant sur le bec le feu sec du félibre
Qui creva l'isabeau à la queue bleu carmin.

Le corbeau a passé ; brusquement il eut froid.
D'un roc l'Ogre effrayant crachait ses trois feux âcres.
Le Romain sanglota de panique et d'effroi.

L'olivier tremblotant sanglota à son tour ;
Pleura le plébéien en brûlant ses trois acres.
Le veilleur des remparts s'enfuit dans une tour.

Ibidem, le 16 avril 1997

IV - L'HOMME ÉGARÉ

Le firmament pleura car le rire est vulgaire
De cet homme empressé et grisé par le vin.
On raconte au vieux bourg que son combat fut vain:
Iblîs a remporté sur lui la fleur de guerre.

Or depuis ce jour-là toujours l'homme au Reg erre.
On l'a vu trois cents fois marmonner : « Je le vains,
Dût-il offrir la fleur d'épine aux échevins.»
--Il fut encor vaincu quand vint le coq naguère--.

Qu'il est amer le pleur du ciel ! Comme il est triste !
L'homme est toujours brumeux ; sur le Reg il erre ivre
Hurlant la gorge au vent : «Je suis le guitariste

Du maître omnipotent dont la voix vous enivre;
Écoutez ma chanson qui plaît tant à Satan !
Ô pourquoi me fuis-tu, négociant d'harmattan ?»

Ibidem, le 16 avril 1997

V - IVRESSE MYSTIQUE

Le laurier sur mon chef répand un parfum d'ambre,
C'est qu'hier près de moi, l'Ange est venu s'asseoir ;
C'était l'heure où le coq d'un chant reçoit le soir
Où galope altier fou le balzan et se cambre.

Le laurier sur mon chef parfume, oint tôt ma chambre ;
C'est que l'Ange a brûlé l'encens dans l'encensoir
Brisant le bélier lourd après le noir pressoir
Qui m'écrasait le cœur comme un pleur de Décembre.

Mon chef est parfumé d'un frais laurier en tresse
Que l'Ange a préparé avec l'exquis Archange;
L'Esprit Saint m'insuffla : « Plus jamais la Détresse

Ne griffera ton cœur repêché de la fange.
Le parfum du laurier prend racine Outre-Trône.
Sur ton chef qu'on a oint, on posa la Couronne.»

Ibidem, le 16 avril 1997

VI— L'ÉPHÈBE ET LE GUI

À la mémoire de ma grand'mère Khadouja née Frigui

Quand l'éphèbe arriva couvert de vents torrides,
Il portait sur la tête un menu, distors gui
Que lui avait offert un chamelier targui
Lorsqu'il le rencontra près des marais arides.

L'éphèbe était oint d'ambre et je pensai aux druides
En me disant pensif: «Comment par ce chergui
Trouva-t-on ce frais gui ? »--Mon aïeul dit Frigui
Ramena autrefois un chêne entier aux ides--.

L'éphèbe arriva donc couvert de vents torrides.
Son front moite et sanglant était couvert de rides.
Il disait au douar : « Avez-vous de moi honte?

C'était un chamelier targui qui m'a offert
Ce gui (qu'il a volé) à ceux qui ont souffert.
Brûlez-le promptement avant que son feu monte !»

Bennane, café du Raïs, le 19 avril 1997

VII— LE PROXÉNÈTE

Or ce sont, m'a-t-on dit, les vents de l'Ombre errante
Qui ont soufflé trois fois sur le mont du voleur
Réfugié dedans l'antre avec un pétroleur,
Depuis voilà vingt jours ou plutôt depuis trente.

Erreur, m'a dit la Voix, mais ce sont les Quarante
D'Ali Baba, l'amant espiègle et cajoleur,
Qui ont mis une vierge au lit froid d'un violeur.
Oui, cet Ali Baba brigue aussi une rente.

J'étais fou, mon regard virait du rouge au blanc.
Mon dos moite, enfiévré, creusé, était tremblant.
Qui croire ? Ah! Mais j'ai cru la Voix calme et sereine.

Ali Baba, l'amant espiègle à l'œil pourri,
Recherche une catin, méprisant sa houri.
--Dessous l'onde éclata en pleurs une sirène--.

Ibidem, le 19 avril 1997

VIII - L'HYMNE FUNESTE

Quand le sorcier envoie son regard desséchant
Vers le ciel embourbé où tournoie un vieil aigle,
Il y voit l'astre en feu qui choit et se dérègle ;
Alors il hurle au soir l'hymne amer et méchant.

Du lourd firmament sourd jaillit et gronde un chant
Qui rampe et brûle un champ planté d'orge et de seigle ;
--J'arrête enfin ma plume et suspends têt ma règle,
Tant la fleur est brûlée avec l'astre et le champ--.

Oui, mon pleur coule à flots. Le sorcier pète aux anges.
Mon regard engourdi voit voler cent mésanges
Qui fuient devant l'oiseau du sorcier qu'on engraisse.

Je vois une ombre errante au couchant défloré
Par l'ogresse agrippée à un ogre éploré
Et le sorcier en rut griffant une négresse.

Café Lobna, le 21 avril 1997

IX - L'ÉCHANSON MALVEILLANT

Bientôt vous goûterez à la boisson infâme
Que vous aura servie l'échanson de Satan.
Je le vois au douar venir tambour battant
Avec son maître Iblîs que la rancœur affame.

Aussitôt vous boirez cette aura de la femme
Qu'il aura enfumée du chardon de l'autan.
Cet échanson d'Iblîs m'a dit pourtant: «Va-t'en !»
Cependant je l'insulte et toujours le diffame.

Une fois il m'a dit: «Mais pourquoi cette haine?
Pourtant je te chéris ; par Dieu, bois ma liqueur
Qui insuffle en ton âme amour saint, en ton cœur !»

J'ai hurlé, j'ai hurlé: «Les feux de la Géhenne,
Pour qui sont-ils créés, échanson de Satan ?»
--Pour ses mil bien-aimés, dit un ange inquiétant--.

Ibidem, le 22 avril 1997

X – TRANSVISION (I)

L'astre a giflé ma joue ; mon regard vif s'embrouille.
Je vois danser un flot sur un luisant galet
Et un lièvre affamé gruger un serpolet
Dans un champ vaste où dort un serpent qui se rouille.

Brusquement, ma voix sourd; le vent lourd donc se grouille :
Il roule avec son aile un turban de Malais
Sur le toit d'un gourbi et les murs d'un palais
Dont le portail immense est rongé par la rouille.

Suis-je assis ou debout, éveillé ou en rêve ?
--Je marche encor, toujours, à pas lourds sur la grève--.
L'astre a giflé ma joue ; mon regard vaporeux,

Que voit-il maintenant ? Un vase aux flancs poreux
Rempli d'épais vinaigre ou d'huile ou de vin vierge
Et je vois deux bougies étouffées par un cierge.

Ibidem, le 22 avril 1997

XI- LE FUMEUR DE HASCHISCH

Quand l'aigle à l'horizon ondoie bas, puis s'arrête
Et que l'haleine au soir vomit un sirocco ;
Quand on voit sautiller, puis braire un bourricot
Qui tire un fagot sec dessus une charrette;

Quand le mulet du bey parvient jusqu'à l'arête
De notre Atlas altier où trône un iroko ;
Que le roi chleuh construit un palais rococo,
Le fumeur de haschisch éteint sa cigarette

Et hurle à gorge en feu: « À quand, à quand le Règne ?
Je voudrais que djinnesse ou que djinnon m'étreigne,
Car j'ai peur de mourir, alors que l'aigle ondoie ;

Mais puisqu'il faut mourir, près du thym qui verdoie,
Je voudrais que l'on creuse un tombeau très profond
Pour moi à l'heure où l'air dans la nuit se confond.»

Ibidem, le 22 avril 1997

XII - LE DEUIL DE L'EMPEREUR

Or l'empereur de Chine a fermé ses haras.
Sa tigresse achetée aux Aurès se prélassa
Au désert de Gobi, dans la nuit triste et lasse :
L'Aiglon fut avalé par l'Erg des Saharas.

Ce matin l'empereur dont le pleur est à ras
Avec rage a brisé couvert de sang, la glace
Où se mirait l'Aiglon dont l'âme était de glace.
Mon fils avait raison de fuir ce trou à rats,

Tempêtait l'empereur éploré de la Chine
Qui perdit ce jour-là son vaillant fils aîné.
Son Grand Vizir pleurait. Un roi courbait l'échine.

L'impératrice en pleurs piétina son henné.
Le flot du Yang-Tseu-Kiang pleura longtemps et l'onde
Roula en gémissant sous l'eau vive et profonde.

Monastir, café des Remparts, le 26 avril 1997

XIII - LE TEMPS FASTE

Voici venir la pluie qui fait monter la sève
Dans les brins des thymes verts. Vois partir les vents ords
Loin du bourg surpeuplé, prospère et bâti hors
De la cité païenne où l'on perdit le rêve.

Vois s'envoler la pie dont la vie sera brève.
Alourdi, le condor la suivra chargé d'or,
De diamants ciselés, de trésors, d'argent ; or
Il sera foudroyé avant que le pain lève.

J'entends le cheval blanc galoper dans la plaine,
Fleurer l'Hymne à la Joie sous la pluie qui choit drue
Sur la plaine et le bourg où les fuseaux de laine

Sont pansus et tournoient et j'entends dans la rue
Chanter la lavandière en rentrant de la mer ;
Se vide alors soudain mon pleur chaud, plus qu'amer.

Ibidem, le 26 avril 1997

XIV - LE RETOUR DE L'AIËUL

Ce soir donc reviendra mon aïeul phénicien.
Il tiendra à la main sénestre un fer de lance,
À la main dextre un lys, la Vierge et la Balance
Et nous ramènera ce soir son musicien

Dont les chants ont plongé le dernier milicien
Dans la mer où le flot vers le ciel lourd s'élançe
Pour gifler les Gémeaux suspendus en balance
Aux doigts vifs et griffus d'un géant magicien.

Il reviendra ce soir mon aïeul qu'on dit borgne.
Il égara son œil en crachant sur les astres
Dont le chef gros m'insulte aux éclats et me lorgne

Jurant par Bâl-Hammon qu'il tuera mon aïeul
Et qu'il le jettera dans le puits des désastres,
Sitôt qu'il aura pris son lys et son glaïeul.

Ibidem, le 26 avril 1997

XV - HUMEURS (1)

À la mémoire de mon bisaïeul Ahmad Al-Mog Khelifa dit le Visionnaire

Dans la prison du cœur
Joue gaîment la rancœur
Du frêle enfant du prince
Qui claque un doigt et grince.

Dans la ville aux abois,
Près du thym dans les bois
Pleure et crie la cigale
D'une haleine inégale.

Là-haut le ciel noir boude.
J'écrase un ver du coude.
La guêpe et le frelon
Ont poussé un cri long.

Près de moi marche un homme
Aussi laid que ce gnome.
Mon regard blanc s'embrase.
Ces remparts, qui les rase ?

Un moineau gris voltige.
Le vent gifle une tige
Et berce un myoporum
Pataugeant dans l'arum.

Une fille à gros buste
D'un brillant rire auguste
A éclairé la rue
Où un beau cheval rue.

L'ânon d'Ali Baba
Brait. Quelqu'un crie : « À bas
Les voleurs et les loups
Aux yeux tors, toujours flous ! »

Ah, je vois une abeille
Buter à ma corbeille,
Son miel couler à flot
Et un serpent dans l'eau.

La maison des ancêtres
Bâtie en bois de hêtres
M'a conté notre histoire
Sans guerre et sans victoire;

Elle a dit cependant:
«À l'oreille un pendant
De lys et de glaïeul
Portait ton bisaïeul.

Il accrochait aux poutres
Des peaux de loups, de loutres
Pour les vendre au Cap Bon
Sous le ciel furibond ;

C'est toujours Rékaya
Qui pleurait le Maya;
C'était sa fille unique.
Ton ancêtre est Punique...»

Le soleil chaud décline
Son chef de crinoline
Et bientôt l'astre ascend
Au ciel trempé de sang.

La ville alors s'endort.
Triste, ondoie un condor.
Mon cœur tremble et palpite:
Il perdit sa pépite.

Je m'abats sur ma couche;
Enfin mon cœur accouche
D'une nuit veuve et blanche
Debout sur une planche.

La pie vole et jacasse.
Un vieux nain me fracasse
Les reins ; un cochet chante
Pour l'aurore aguichante.

Monastir, café Sidi-Dhouib, le 26 avril 1997

XVI - HUMEURS (2)

--Que veux-tu ce matin
À l'aurore indécise ?
--Je voudrais brin de thym,
Que la Nuit soit occise.

--Qu'as-tu aimé hier,
Quand hurlait l'Ombre errante ?
--Le vaillant balzan fier
Qui chargeait les Quarante.

--As-tu aimé la fleur
Bercée sous la tonnelle?
---Non, non ; vois-tu ce pleur
Qui me mord la prunelle ?

--Mais as-tu vu la rose
À la couleur du sang?
--Mon regard est morose
Et mon cœur déhiscent.

--As-tu vu le glaïeul
Orgueilleux sur sa tige?
--Sais-tu donc que l'aïeul
Me légua son vertige?

Auras-tu revu l'astre
Que l'on dit tout charmant ?
--Je revois le pilastre
Ténébreux, alarmant.

--Je hais le roi couard
Qui se dit sans reproche.
Son brasier au douar
Flamboie de proche en proche.

--As-tu fui l'hirondelle ?
[As-tu fui l'hirondeau ?]
--Seigneur, je suis fou d'elle.
Qui finit mon rondeau ?

--On te dit vieux et sage,
Et tes mots ont prix d'or.
--Toujours sur mon passage,
On somnole et s'endort.

--Au voussoir vaste immense
Connais-tu croc d'effroi ?
--Je connais la Clémence
Du Plus Grand et Seul Roi.

--Du firmament pesant
As-tu peur et des astres ?
--Je monte un alezan
Qui foudroie les désastres.

--Le roi de Mongolie,
Le crains-tu, saint priant ?
--Sa jument est jolie
Et son sceptre est brillant.

--Que crains-tu? Dis-le-moi !
De l'Ogre ou de l'Ogresse?
--Seigneur, c'est mon émoi
Qui se pâit de ma graisse.

Café Lobna, le 29 avril 1997

XVII - HUMEURS (3)

La canicule
Aboie, recule
Sur le sol noir
Où chante un Noir.

Le sirocco
Broie l'iroko
Qui vient d'Afrique
Pour la bourrique.

Le simoun brûle,
L'oiseau hulule
Et le sultan
Danse exultant.

Au pied du mont
De son démon
Boira ce Nègre
L'épais vinaigre;

Or la négresse,
Luisant de graisse,
Au chant joyeux,
Vend deux moyeux.

L'esclave eunuque
Se teint la nuque ;
Il crie : « J'ai peur
De ce trappeur. »

Le roi corsaire
Trépigne et serre
Son ceinturon
De noir luron.

Le tortu riche
Joue, ment et triche
Et sans vergogne
Tue la cigogne.

Ali Baba
Joue la samba
Sur la grand' place
De voleurs lasse.

Sa jument rance
Danse, entre en transe,
Joue du tambour
Au pied du bourg.

Ali Baba
Se jette en bas
De la falaise,
Nous vole à l'aise.

Que nul ne bouge !
Dans le noir bouge,
On crie: va, ris...
Charivaris.

Le palmier nain
Au pleur bénin
Frissonne et tremble.
Son cœur bat l'amble.

Dehors le vent
Au cri vivant
Flagelle un arbre
Au tronc de marbre.

Le ciel moutonne,
Criaille et tonne
Dessus le mont
Du Grand Démon.

L'homme alors lâche
Un sanglot lâche,
Court et s'enfuit.
L'oiseau crie: « Pfui !»

Le nuage erre.
La ménagère
Dans la rue court ;
Une ombre accourt.

Cc laurier-rose,
Qu'il est morose
Sous le crachin!
Monsieur Machin

Est ce soir gris.
Son cheveu gris
Est en broussailles.
Ah, tu tressailles ?

M'avait-il dit.
--Mais non, pardi !
--C'est un mensonge
Ou suis-je en songe ?

--Monsieur dit vrai.
Vois-tu ce rai
Et le doigt triste
Du guitariste ?

Mais sache encore
Que je picore
Le grain frais, blanc
Du chambellan.

Oui, quant à moi,
Je suis au mois
Où croît et pousse
La fleur de pousse.

Mon cœur est sans
Peur ni reproche.
Ma vue a cent
Pics et décroche

Cet astre aveugle
Qui vous aveugle
Et elle atteint
Ce diabolin.

Oui, ma vue perse
Épingle et perce
L'œil de Satan
Qui nous hait tant.

Ibidem, le 29 avril 1997

XVIII - LE FOU

À la mémoire de Abû-Firâs Al-Hamadani

Un homme arrache
Son cœur et crache
Un flot de sang.
Incandescent.

Quelqu'un m'a dit
(C'est Hamadi)
Que la folie
De Mongolie

L'avait atteint
Hier matin;
Qu'il avait pris
Cent deux perdrix

Qu'il dévora
Sur la Thora.
Non, dit Mahdi
Qui pâit l'édit ;

Ce fut un lièvre
Oint de genièvre
Qu'il dut ranger
Sous l'oranger;

Oui, la démence
Au cri immense
Lui brisa l'âme
Avec sa lame.

Non, dit Ali
Qui a pâli :
C'est un orant
Venu d'Oran

Qui le maudit
Dans un taudis :
Il crut marcher
Avec l'Archer

Sur le Coran
Édulcorant ;
Il eût sali,
Pesta Ali,

Un exquis psaume ;
Ainsi en somme
La Main l'assomme
Et l'Œil le brise.

Pour lui la brise
Pleut sept cents braises ;
Cela le grise :
Il voit des fraises, À

Un gnome en sang
Tout menaçant
Qui tient un glaive
Qu'ensuite il lève

Prompt, derechef
Dessus son chef.
Notre homme arrache
Son cœur et crache...

Ibidem, le 29 avril 1997

XIX -LES CALIFES RACHIDIENS

À leur mémoire très vénérée

Le saint Siddiq
A la foi dick,
Les deux mains vides,
Les yeux livides,

Le saint Siddiq.

Le saint Omar
Mange un homard
Avec sa croûte
De pain en route,

Le saint Omar.

Le saint Othman
En mer d'Oman
Pousse une barque
Et s'y embarque,

Le saint Othman.

Le saint Ali
Crie : Hallali
Après un reître
Qui guette un prêtre,

Le saint Ali.

Ibidem, le 29 avril 1997

XX - L'OISEAU ABABIL

Par imitation de la sourate l'Éléphant

Un oiseau Ababil
Jette un caillou (qui brûle)
Sur l'Armée malhabile
Qui chante et qui pullule.

De son affreux babil
Le loup aide Abraha,
Mais l'Abyssin débile
Lance un grand brouhaha.

Or cet oiseau habile
Jette encor des cailloux.
Abraha, fou de bile,
Tait alors les you-yous

De son Armée immense
Qui avance et qui court.
Le Coq de la Démence
Sème un chant noir et court.

L'Armée et l'Éléphant
Sont soudain terrassés.
Où sont mon olifant
Et mes chevaux racés ?

Crie le Chef Abyssin.
L'olifant, le voilà !
Mais vois là cet essaim
Que le ciel dévoila;

Tes chevaux sont inertes,
Couchés la patte en l'air ;
Entends les chants alertes
Du Coq aux yeux d'éclair !

«Le feu rampe en ma gorge,
L'Armée gît sur le Reg.
Ma gorge! Un feu de forge
La tortille en Y.

Cet oiseau, que fait-il ?»
(Or Abraha rend l'âme)
Un ange exquis, subtil :
« L'Alphabet du Calame.»

L'Armée de l'Abyssin,
Couchée sur la pierraille,
Épand un vent malsain ;
L'étrange oiseau la raille.

Ibidem, le 30 avril 1997

XXI - CHANSONS DES MERS

Sur la mer d'Ionie
Où hurle un flot en rut
J'ai vu la Félonie
Étrangler la Sœur Ruth.

Au bord de la Grand' Syrte,
Rogné par un hallier,
Pousse et croît l'altier myrte
Que cueille un chevalier.

Dessus la Mer Égée
Je lis la sirène orbe
Et l'histoire abrégée
De la fleur de l'euphorbe.

Dessous la Mer Baltique
S'étiole un goémon ;
Sa couleur basaltique
Il la tient du Démon.

L'onde amère en Caspienne
Susurre au vent exquis:
« Ma triste amie lesbienne
Se tapit au maquis.»

La vague au Pont Euxin
Accueille un esquif sarde ;
À son bord chante un saint
Qui naquit en mansarde.

En Méditerranée
La vague est calme et lisse.
Mon ode est surannée ;
Un rayon tendre y glisse.

Sur la mer divagante
Crient en chœur des oiseaux
Dont chacun se dégante
Pour lier mes vieux os.

Voiture de louage (Tunis-Monastir), le 1^{er} mai 1997

XXII - LE CRI SINISTRE

--Toujours le cri lointain parvenait à ma loge ;
Il me coupait la corde avec un grand couteau.
L'acteur plia de go sa planche et son tréteau.
Ce cri depuis ce soir en mon âme et cœur loge--.

Le roi de la cité, son seigneur ou son doge,
Murmura lentement : « Tu dois partir sitôt
Qu'aura cessé ce cri sinistre au su du roi Otto ;
Hurlera après toi l'ogresse assise en l'auge. »

Enfin, le cri cessa, je quittai le théâtre,
Le cœur triste et fumeux. Un orgueilleux bellâtre
Traînassait dans les rues ; son regard était blanc.

Le bellâtre orgueilleux sans peur était l'amant
De l'ogresse affamée de l'or du firmament
Et de l'Homme au front moite, au doigt long et tremblant.

Monastir, café des Remparts, le 1^{er} mai 1997

XXIII - LES LOUPS

Sans force, un jeune enfant courut suivi d'un reître.
Il criait effrayé et jeta un gros pain ;
C'était l'heure où la figue embrassait un sapin
Quand l'astre énamouré dansait pour disparaître.

Sous sa chape obscurcie sanglota un vieux prêtre
Qui vit l'enfant trembler et fuir comme un lapin.
Il murmura trois mots en broyant un pépin.
Aucun ne sut ses mots, sinon qu'il disait : « Traître. . . »

L'enfant courait toujours. Brusquement l'ouragan
S'abattit sur le bourg d'où sortit un brigand
Accoutré en sorcier, il courut comme un fauve ;

Il courut, il happa le reître et sa jument.
Un bruit sec... et le reître étendu sur la mauve :
L'ouragan avala son repas goulûment.

Ibidem, le 2 mai 1997

XXIV - LA DÉMENCE DU CÆSAR

Or le Cæsar romain arriva avec l'arme
À la main qui n'était un fleuret d'échevin.
Le Cæsar était rouge, il chantait sous le vin,
Il dansait ; sa joue creuse enrobait une larme.

Soudain un centurion gaulois sonna l'alarme;
Il tira le Cæsar de ses chants mais en vain.
Le centurion prit peur : il vit venir cent vingt
Ostrogoths brandissant chacun un tronc de charme.

Cæsar, vaillant Cæsar, reprenez donc conscience !
L'ennemi ostrogoth vient à Rome et ma science
Martiale est impuissante ; écoutez-moi, Cæsar !

Or le Cæsar romain chantait une romance
D'amour tendre et dansait : « Allez chasser l'isard ! »
Clamait-il. [Le Caesar pâturait la démence].

Ibidem, le 2 mai 1997

XXV - VARIATION SUR AMBOISE

À mon maître Auguste Amet

Les sept cieux épandaient un parfum de framboise,
Or le roi François Deux ne quitta pas son lit.
Le prince énamouré chantait un hallali
Attendant que prît fin la mêlée ort d'Amboise.

Il regarda les cieux et soudain il pâlit:
En rugissant, le Lion écrasait la Gerboise
Et sur la Vierge inerte il buvait la cervoise.
Dans la charogne enflée rampait un pissenlit.

Le prince eut un frisson. Amboise ! On s'y tuait...
Cent frissons plus violents le secouaient sans cesse ;
Brusquement il sua ; il tira la princesse

De son rêve ; elle y vit que partout on huait
Le vieux roi François Deux et surtout le Dauphin.
--Ils mourront dans leur sang, lui dit un séraphin--.

Ibidem, le 3 mai 1997

XXVI - HUMEURS (4)

La pie thébaine
Au bec d'ébène
Dans la nuit fond
Au ciel profond.

Du gai satyre
Le chant attire
La pluie, l'éclair
Et le chant clair.

L'alexandrin
Du sanhédrin
Dit vénérable
Émeut l'érable.

Le faux sonnet
D'un sansonnet
Invite à pâître
La fleur champêtre.

Ce gros roquet
A le hoquet.
Pourquoi sort style
M'est-il hostile ?

L'air de Corinthe
Harasse, éreinte
Le galetas
De ces bêtas.

L'oiseau vorace
Que fuit Horace
Mangea le cœur
Du faux vainqueur.

Le vers lyrique
Du chant pyrrhique
Le rend pédant
Le soir aidant.

La rhétorique
De la bourrique
Danse au matin
Bleu de satin.

Qui mit en cage
[Dans le bocage]
Le gai marmot
Sans dire un mot ?

Jeu enfantin,
Chien de pantin ;
Qui donc le laisse
Hurlant en laisse ?

Cet étourneau
Pique un anneau,
Puis crie ma stance
Et me distance.

Je vois un orme
Fleurir énorme
Et je l'entends
Bruire aux autans.

La silhouette
De l'alouette
Vécut sept ans
Aux vents flottants.

Le vieux carrosse
Du roi féroce
Cahote aux vents
Sur les vivants.

L'agneau (sans corne)
Tue la licorne,
Fume un chibouk
Avec un bouc.

J'ai vu la glu
(Quand il a plu),
L'œil de Minerve
Noir qui m'énerve.

Le roi du Rif
Paie un tarif
Au lit de sangle
Où l'on nous sangle.

Ah, en rêvant
Parmi le vent,
Cet ânon braille :
La fleur s'éraille.

Leur chant sans art
Que hait Mozart
Est un mensonge
Né d'un vieux songe.

Mais qui connaît
Ce gris bonnet
Que hait la fée
De feu coiffée ?

Les fous entr'eux
Aux yeux vitreux
Ont les richesses
De cent duchesses.

Ibidem, le 3 mai 1997

XXVII - HUMEURS (5)

Mes deux jarrets
Sont aux arrêts
Car le coq d'Inde
Courut ma dinde.

Je veux m'asseoir
Au vent du soir,
Jeter ma piastre
Sur l'œil de l'astre.

L'air *adorable*,
Avec un râble
D'argent et d'or,
Vient messidor.

Sous une airelle
Légère et frêle
J'enfouis ces louis,
Les yeux éblouis.

Un Bohémien
Traverse Amiens
Avec sa biche
Sans sa barbiche.

Aux soirs dissous
Je noie dix sous
Et l'émeraude.
Ce chien maraude.

L'enfant cagot
Porte un fagot
Au Roi des Aulnes
Dans les bois jaunes.

Le fou roquet
Court un coquet
Qui se dérobe
Sous une robe.

Du vent l'amante,
Ivre et charmante,
Porte un carquois,
Un nez narquois.

La nuit est belle
Et ce rebelle
Tire une flèche
Sur ma calèche.

Les élégants
Ont de beaux gants
Et des visages
Pas toujours sages.

Est-ce un claqueur
Qui bat le cœur
Des hirondelles
Dans des bruits d'ailes ?

Vois la lueur
De ma sueur,
L'agneau qui bêle
Après la belle.

L'enfant maigrit.
Le même aigrit
La lavandière
Folle, incendiaire.

Mon parchemin
Tombe en chemin.
Je perds ma botte ;
L'émir jabote.

Je perds les dents
Mais qui est dans
La tombe ouverte
De fleurs couverte ?

Vois Charles-Quint,
Cet arlequin
Et ce maroufle
Qui bave et souffle !

Son blanc caniche
Est mis en niche
Triste et étrange
Que l'Ogre arrange.

Je perds patience.
Où est ma science
Mise en panier
Par un ânier ?

L'homme au pied bot
Chausse un sabot ;
--C'est une farce
Au vent éparse.

Dans un ravin
Susurre un vin
Quand la ramure
Chante et murmure.

Qui te dégrade,
Ô camarade,
Aux fonds bourbeux
Où vont les bœufs ?

Lie-moi ta gerbe,
Jeune homme imberbe.
Le chant agreste
De la pie reste.

Plus de courbette,
Amant qu'hébète
Le crépuscule
Dont l'or bascule.

Cette enfant pleutre
Fuit, se calfeutre ;
Le soir morose
Prendra sa rose.

Je vois l'ilote
Qui pleure et flotte
Dans une geôle
Où il flageole;

Dans leur embûche
Vite il trébuche
Comme un ivrogne
Que le vin rogne.

Le ciel immense
Crie de démente.
L'ilote est jeune.
Il meurt de jeûne.

Son œil végète
Donc je lui jette
Une galette.
Sa mère allaite

Sa grand' sœur perse
Que l'on transperce
D'un fer de lance
Qu'au puits on lance.

Sa sœur cahote
Dessous leur hotte
Usant les sentes
Et les descentes

Plus qu'inégales
Où les cigales,
Les négrillons
Et les grillons

Ont d'exquis chants
Qu'on dit touchants.
Je perds sourire,
Le goût d'écrire.

On dit qu'on s'aime
Mais qui donc sème
L'ivraie lattée ?
C'est donc l'Athée.

Monastir, café du Ribat, le 3 mai 1997

XXVIII – HUMEURS (6)

Près d'une auberge,
Sur une berge
Et sur ma route
Le cheval broute

Une fleur blanche.
Sur une planche
Choit la relique
D'un trait oblique.

Cela empêche
Celui qui pêche
D'avoir fortune
Inopportune,

D'avoir la patte
Sur de la pâte :
Feux de Bengale,
Part inégale.

Ah mais qu'a-t-on ?
Disait Caton.
Viens donc mon gendre !
Mon feu engendre

Une chimère
Chez sœur d'Homère
Qu'on sait bourru
Et court la rue ;

Va à ton gîte ;
Le ciel s'agite ;
Reste alors coi.
Je sais pourquoi

Se tait le Diable.
Irrémédiable
Sera sa haine,
Feu de Géhenne,

Qu'il vous bricole
Dans son école.
Dans son ciboire
Il offre à boire

Le feu qui gronde
Vomi par l'onde
Qui se redresse
Avec adresse.

Là-haut la nue
Que tu vois nue
Sur vous déverse
Sa flamme à verse ;

Ne t'en déplaise;
Elle est à l'aise.
Que dis-tu d'elle ?
Il est fidèle

À la grand' nue
Très peu connue
Car épris d'elle
Et battant d'aile

À chaque année,
Sa fleur fanée
Du champ inculte
Vous réinsulte.

Ah, mais qu'a-t-on ?
Disait Caton.
Mon dithyrambe
N'est plus ingambe

Et ma cocarde
Qui donc la carde ?
--La pie grivoise
Qui se pavoise

Sur la falaise
Joyeuse, à l'aise.
--L'oiseau auguste
Lequel déguste

L'eau de la source
Et s'y ressource,
Qui chante aux messes,
Danse aux kermesses,

Brandit un sabre
Et puis se cabre.
--Est-ce un gros merle
Dont le chant perle

Du voussoir morne
Pour choir au morne
Où sous la tente,
L'aile éclatante,

S'endort l'abeille
Dans la corbeille ?
Ce tintamarre,
De sang la mare,

Tuent la tulipe.
Voyez ma lippe.
Qui rit sous cape
Ou dans sa chape ?

Et qui voltige
De tige en tige ?
Est-ce un archange
Dessus ma cange ?

Est-ce un oiseau
Sur un roseau ?
Ou la sarcelle
Dans sa nacelle ?

Ah, mais qu'a-t-on ?
Disait Caton.
Il est la cible
Dite impossible.

Gare à son orgue
Qui pue la morgue!
Il éparpille
Ses chants, vous pille.

Ah, il lutine,
Hurle et butine.
Mon candélabre
D'or se délabre.

Qui est l'envieux
Que fuient les vieux ?
Par Zeus ! Que dis-je ?
Oui, sur l'Adige

Le dieu Dagon
Effraie Magon
Le redoutable
Qui fuit l'étable.

Au pachalik
Du vieux Malik,
Est-ce un siffleur
Qui boit la fleur ?

Qui pousse au bois
Blême, aux abois ?
Cet homme épris
S'est bien mépris

Il hait la griffe
De l'Apocryphe.
Il hait la suie
Qu'il lave, essuie,

La graine épars
De son compars ;
Ses yeux pensifs
Plantés aux ifs.

Ah, le Doreur
Épand l'horreur,
Bâtit Bastille,
Joue à Castille.

Il se retrempe
Au sang et rampe
Et son satyre
Vers lui attire.

Ah, mais qu'a-t-on ?
Disait Caton.
La marguerite
Près sa guérite

Sent le suaire
Et l'ossuaire.
Je vous réclame
Le cœur et l'âme

Pour le gibet
Au Mont Tibet
Et pour sa sphaigne
Rougie de teigne.

Quand vient le soir,
De son versoir
Il fend les prés
Tout empourprés.

Il vous répète
De sa trompette
Que nul n'échappe
À sa grand' chape.

Ah, mais qu'a-t-on ?
Disait Caton.
Le vieux Magon
Hait le Dragon.

*Carthaginem
Ess' delendam.
Sœur Thag-Ghinem
Pleure un quidam.*

Monastir, café des Remparts, le 4 mai 1997

XXIX – FULGURANCE

Oh, le ciel chante
Et la bacchante
Crie, danse et chante
Gaie, trébuchante.

Je m'en vais vite
Comme un lévite
Droit vers le temple
Où je contemple

La Face Auguste
D'Allah-le-Juste.

Ibidem, le 4 mai 1997

XXX - HUMEURS (7)

Je suis livide
Sous le ciel vide
Et je m'en vais
Au vent mauvais

Car je suis triste.
Le guitariste,
M'a dit : Va-t'en !
Je te hais tant.

J'embouche un cor
De corne Ichor
Et je vous chante
L'air d'Alicante.

Ah, je délire;
Je ne puis lire.
Une faunesse
Prit ma jeunesse

Et mon poème
Né en Bohème
Suit la rivière
Sur sa civière

Noire et funèbre
Jusqu'au morne Èbre,
Dessous une arche
Du patriarche.

Dans un érable
Un misérable
Chante et quémande ;
Je lui demande

Son bourg natal ;
--C'est au Natal,
Me dit-il ivre.
Son regard cuivre

Comme un tonnerre
Me gronde : on erre
Deçà, delà ;
Mi, fa, sol, la.

Un errant sarde
N'a ni mansarde
Ni seuil sur rue.
Un brin de rue

Ou de thym vert
Le rend pervers.
Ô prends ton crible ;
Mon chant terrible,

Toujours prospère
Tue la vipère
Dessus la sente
De la descente ;

Je le confesse ;
Vois donc sa fesse
Qui lui procure
Une heure obscure

Et sa revanche
Sur la pervenche.
À la fontaine,
Miron-rontaine,

Il tend la joue ;
Le vent en joue ;
Sa femme en fête
Est stupéfaite,

Dit la filleule
À son aïeule.
Je suis bien aise
Que tu sois niaise,

Répond l'amante
Dessous sa mante:
C'est en personne
Que mon fou sonne.

Sa mandoline
De crinoline
Casse une oreille
À Sœur Mireille.

Je suis livide
Sous le ciel vide
Et je m'en vais
Au vent mauvais.

Mon front est cuivre.
Qui veut me suivre ?
--Ces vingt linottes
Chantant sans notes,

Me disait Wèbre
Sur son algèbre.
Veux-tu en outre
Briser la poutre ?

Fuir la Bêtise ?
Prends ce cytise !
Assis à table,
Sois présentable !

La charretière
Sans jarretière
Met bandelettes,
Cuir de belettes,

Livre escarmouche
À une mouche.
Seigneur, j'ai honte
De ce qu'on conte.

Les fins cheveux
De ce morveux
Ont couleur flamme,
Lueur de lame.

La bacchanale
Qu'on dit banale
Mord; on y suce
Même un prépuce.

Ksibet-el-Médiouni, le 4 mai 1997

XXXI - MAÎTRE ET ESCLAVE

Quand tonne un cavalier monté sur sa cavale :
« Toi qui es dans l'oued, attention au corbeau
Qui ondoie lâchement dans *le ciel triste et beau* ! »
Sur ma jument ailée, je hurle et je cavale.

Le corbeau lentement tournoie, croasse, avale
Une charogne infâme enlevée au tombeau ;
Dans sa besogne impie, son esclave Isabeau
L'aida, qu'il captura avec sa fleur navale.

Or l'esclave Isabeau du corbeau très vorace
Voulait en vérité échapper à son maître :
Il se fit répugnant, fétide, empli de crasse.

Tu serais libre un jour, disait, sans rien promettre,
Seigneur corbeau rieur à son pleutre Isabeau
Que plaignait Isabelle au fond de son tombeau.

Monastir, café des Remparts, le 6 mai 1997

XXXII - TRANSVISION (II)

Des remparts que bâtit le fier Hassan Pacha
Sortit la gueule en feu, effrayante et rampante,
Une ogresse affolée. Elle embrasa la pente
Qui menait jusqu'à nous. Mon ami se cacha.

Il fuit loin des remparts ; le monstre alors hacha
De sa gueule acérée, rouge et noire et happante,
Un palais. Brusquement je me vis à Lépante
Au milieu d'un brasier. Un corsaire arracha

Le bras d'un commandant de frégate espagnole.
Un homme impétueux dansait la carmagnole.
Les remparts n'étaient plus ... La mer, la mer, du sang

En nappe épandue, grise. Un hurlement puissant
Me frôla les cheveux et brisa la frégate.
La Voix dit, me dit bas: « Ours se meurt, mer se gâte. »

Ibidem, le 6 mai 1997

XXXIII - L'ANCIEN DISCIPLE DE VILLON

À la mémoire attendrissante de Fèrida

Je ressème à tes pieds les versets de Villon.
Je reconnais en lui mon seigneur et mon maître.
C'est lui qui m'a offert ses fleurs sans en omettre
Aucune et je susurre ainsi qu'un gai grillon

Caché dans un figuier ou au fond d'un sillon.
Je ressème à tes pieds ces vers ; je voudrais mettre
Ces fleurs du Troubadour sur ton chef et promettre
Que tu sauras aimer cet errant négrillon.

Les versets de Villon ont parfumé mon cœur
Et mon âme égayée par le peu du pourquoi.
J'ai humé ses cent fleurs, depuis lors ma rancœur,

La pie l'a dépecée, pendant que j'étais coi.
Villon m'a tout appris: l'amour, la peur, la haine ;
En ces jours gais d'antan j'ignorais la Géhenne.

Ibidem, le 8 mai 1997

XXXIV - LE CHAMP ROUGE

Or un joyeux hussard enfonce une bombarde
Dedans une arquebuse en chantant avec goût ;
Plus loin un fantassin regarde avec dégoût
Sa manœuvre effrénée et prend peur que feu barde.

À l'orée du champ rouge, un ingambe et gai barde
Se dresse un œil en feu : il délaisse un ragoût
Qu'au bourg on lui a frit. Un gros raton d'égout
A sauté et le barde embouche une bombarde.

Un chant triste, émouvant, flotte en l'air et se pose
Sur la rosée en deuil. Le thym, qui se repose
Des pleurs de la colombe et des chardons en fleur,

Soupire aussi longtemps que plane au champ le pleur
Du hibou renfrogné dans la fosse écarlate.
--Lentement, la nue erre, ondoie, sanglote, éclate--.

Ibidem, le 8 mai 1997

XXXV - L'AUBE RADIEUSE

Notre aube a fleuri ; le laurier la tapisse.
Dans son antre abyssal, on foudroie le requin.
Le grand saint du hameau a donné un sequin
Au tueur du requin outre un ballot d'épice.

Le saint, ayant choisi un grain de thym propice,
A chaussé l'assassin d'un fil de nuit taquin ;
C'était en vérité un vaillant arlequin
Qui a plongé à l'heure où la nue erre et pisse.

Notre aube a fleuri depuis que dans son antre
Le requin est occis par le tueur à gage.
La veuve et l'orphelin n'ont plus de braise au ventre.

La pie borgne a quitté nos cieux. Le grand saint gage
Que le chardon mourra peu après le requin,
Grâce au sequin d'argent donné à l'arlequin.

Ibidem, le 8 mai 1997

XXXVI - LE PORT LEVANTIN

As-tu mouillé, marin, à ce port levantin ?
Je sais que le flot noir du gouffre amer ballote
Ta grande âme obscurcie et ton cœur qui tremblote
Comme un thym fier qui ploie sous un pied enfantin.

Je sais que tu as fui le port de Constantin
Où glapit le renard, où le cochet sanglote.
Ô tu fuis ce port triste où la Mort ailée flotte
Et vous brise un vivant comme on brise un pantin.

Dans le port levantin est amarrée une arche
Qu'avait ointe et bénie le vénéré Noé.
Entends, marin, entends le char du soir qui marche

Sur la sente odorante et le blanc canoë
Qui fend l'eau lisse et calme à ce port levantin
Où susurre un chant doux qui s'épand au lointain.

Ibidem, le 9 mai 1997

XXXVI - TRANSVISION (III)

Je vis errer un soir une ombre et Barberousse
Chantant le sabre au poing, embrassant Charles-Quint.
J'étais fou; fut-ce un rêve éveillé d'arlequin ?
L'Aiglon et le Vautour s'enfonçaient dans la brousse.

Soudain, je vis marcher une ombre errante et rousse,
Drapée dans un péplos usé, en maroquin.
Elle appelait à l'aide et criait: « J'ai la frousse.»
Mais nul ne l'entendait. Le vent gai et coquin

Caressait son péplos en parlant aux quatre ombres.
J'étais fou ; fut-ce un rêve éveillé de faquin ?
Un astre, un autre au ciel hurlaient, sautaient sans nombres

Or je vis ce soir-là la main du vent taquin
Gifler un vieux figuier, lacérer une figue
Et une ombre affolée courir sur une digue.

Ibidem, le 9 mai 1997

XXXVIII - TRANSVISION (IV)

À mon ami Jean-Pierre Darmon

Un jour je vadrouillais à travers la Goulette.
Au pied des fiers remparts mugissait le ressac.
Un Juif à dos voûté malmenait un bissac.
Une femme aux seins nus cherchait sa gargoulette.

De la nue chut un pâtre étreignant sa houlette ;
Un pré noir le cueillit qu'un roi a mis à sac.
Ma pensée s'envola vers le duc de Fronsac
Qui occit la Russie en troquant sa roulette.

Peu après je grimpai sur une échelle immense
Que possédait l'émir de la cité des ombres ;
Elle était rouge et noire ; il semait la démente

Chez l'oiseau aux chants clairs et l'oiseau aux chants sombres.
Un jour je vadrouillais à travers la Goulette
Et la femme aux seins nus s'achetait gargoulette.

Ibidem, le 9 mai 1997

XXXIX – CAUCHEMAR

Ma gorge était à sec ; je pensai à la Fronde.
Devant moi un vieux coq monta sur ses ergots
Qui picorait un thym couvant trois escargots.
La Montagne étouffée étrangla la Gironde.

Le saint du bourg ancien saisit soudain sa fronde
Et la fit tournoyer, visant dix Ostrogoths
Dressés, pressés, collés, debout sur deux cargos
Écumant l'onde en sang, dans un brouillard qui gronde.

La fronde a tournoyé ; alors des clameurs fauves
Ont grimpé jusqu'au ciel qui les happa très vite ;
Je courus promptement, aussi vif qu'un lévite

En piétinant le thym, le vieux coq et des mauves.
Mon cœur tremblait encor. Ma peur s'était accrue.
--J'ouvris mon œil de grue ; j'étais dans une rue--.

Ibidem, le 9 mai 1997

XL - HUMEURS (8)

Ah, mais qu'a-t-on ?
Disait Caton.
Qui donc ficelle
Cor de nacelle ?

--C'est l'étincelle
Et la sarcelle
Qui fuient la reine
Dure et sereine.

--Mais qui égrène
Du chant la graine ?
--C'est le roi rance
Que hait l'Errance.

--Et la complainte ?
--Ah, c'est la plainte
De cet orage
Sanglant de rage.

Le ciel moutonne.
La mer détone.
C'est la fortune
Du vieux Neptune

Qui tombe et tombe
Creusant ma tombe
Et d'âge en âge
Nous met en nage.

Ah, mais qu'a-t-on ?
Disait Caton.
--Cette hirondelle
Est infidèle ;

Je crie vengeance
Car son engeance
Fait des envieux
Grossiers et vieux.

Sachez, Messieurs,
Que les sept cieux
Vous sont ouverts,
Qu'ils sont couverts

De lauriers roses,
De thym, de roses
Et que leur foudre
N'a pas de poudre ;

Que leur tourmente
Sent musc et menthe ;
Que mon lignage,
Issu d'un âge

Fort peu souffrant
Est sain et franc
Et que les cieux
N'ont pas d'essieux !

Ah, mais qu'a-t-on ?
Disait Caton.
--Vois ma paupière !
Prends ma rapière !

Ibidem, le 10 mai 1997

XLI - UHLAN ET CATIN

Le uhlan chante
Un clair matin :
« Mais la catin
Est aguichante.

Je m'en vais vite
Chez elle et cours.
Mon regard court
Voit un lévite

Dont l'aine est nue.
Il fuit la honte.
Il monte et monte
Dessus la nue.

La nue est grosse.
Le ciel est noir.
Dans un manoir
Pleure une rosse

Un pleur sinistre.»
--Pourquoi? lui dis-je.
--C'est le prodige
Du Noir Ministre.

Le uhlan chante
Au clair de lune:
« Ah, je vois une
Fille alléchante.

Je cours au vent.
Je cours, je cours.
Mon regard court
Voit très souvent

Quelqu'un de blanc
Vêtu et gros
Qui crache un rot
Haché, tremblant.

Il saute un mur,
Il court aux champs.
J'entends des chants
Longs de blé mûr.

Je cours après
Un homme en blanc.
Il bute au flanc
D'un haut cyprès.»

Le uhlan chante
Un clair matin :
« Ah, la catin
Est trébuchante.»

--Comment ? Pourquoi ?
--Qu'on m'offre à boire !
--Prends mon ciboire
Et mon carquois !

La catin pleure
Car elle a froid.
--Je suis ton roi.
Rions, c'est l'heure !

La mal-aimée,
Vois-tu, a honte.
--Le vent me conte
Qu'on m'a aimée

Quand j'étais gosse.
Pourtant un soir,
On vint s'asseoir
(Le vent s'en gausse)

Près ma marelle.
C'était un homme
Plus sec qu'un gnome.
Il me querelle:

« Viens donc ma grande !
Tu es très belle.
Es-tu rebelle
À cette offrande ?

Couleur de sang
Est ce bonbon;
Prends-le ; c'est bon ;
En voilà cent ! »

Que j'étais niaise !
J'ai pris l'offrande.
Me croyant grande,
J'étais à l'aise.

Puis il revint
Un an plus tard.
C'est un fêtard :
« Ô bois mon vin ! »

Je devins grande
Et sa maîtresse
Mais la prêtresse
Maudit l'offrande

Et donc voici
Votre catin
Du clair matin,
Du soir aussi.

Le uhlan saoul
Chantonne et pleure.
Priez, c'est l'heure
D'inhumer sous

L'altier tilleul
Le corps rigide.
L'enfant lagide
Gît près l'aïeul.

Ksibet-el-Médiouni, le 10 mai 1997

XLII - LE VENT BELLIQUEUX

À la mémoire vénérée de mon père

Le vent gai joue
Avec le thym
Et met en joue
Le frais matin.

Or le matin
Pleure et sanglote
Et la catin
Hait la hulotte.

La catin pleure
Le thym qu'on tue
À l'aube, à l'heure
De la tortue.

--Ah, qui tremblote ?
--Le vent frivole ;
L'oiseau grelotte,
La pie s'envole.

Le vent gai joue
Avec la fleur
Et met en joule
La rose en pleur

La rosée pleure.
Le vent aiguise
Sa dague à l'heure
De l'aube exquise.

Or l'oiseau noir,
Furieux, hulule
Sur un manoir
Que le vent brûle.

--Ah, qui tremblote ?
--Le vent frivole ;
L'oiseau grelotte,
La pie s'envole.

Monastir, café des Remparts, le 11 mai 1997

XLIII - L'AGONIE DE L'ENFANT

À la mémoire de Johann Wolfgang Goethe

--J'entends meugler un veau
Et courir un gros lièvre.
--C'est le feu de la fièvre
Qui te brûle au cerveau.

--Et puis, maman, j'entends
Le chant exquis de l'Ange.
--C'est le doigt des autans
Qui déchire un vieux linge.

--Entends, entends la brise
Et son chant de velours !
--Azraël vient ; il brise
Tes carcans en fer lourds.

--J'entends, j'entends, maman,
L'astre enjoué qui chante.
--C'est la pie très méchante
Qui fiente au firmament.

--J'entends la Voix exquise
Devers moi s'approcher.
--Satan court la marquise
De rocher en rocher.

--Maman, tends-moi la main !
Je veux que l'on m'assoie
Sur un tapis de soie,
De rose et de jasmin.

Laveur aux chants funèbres
Tissera des fils d'or
Pour mon enfant qui dort
Au jardin-sans-ténèbres.

Je sais qu'au Paradis
Ira mon enfant frêle ;
L'Envoyé nous l'a dit
Sous l'olive et l'airelle.

Chantez, oiseaux des prés !
Chantez, oiseaux des bois !
Des luths et des hautbois
Les champs doux sont diaprés.

Au giron des houris,
Mon enfant, dors en paix,
Loin du brouillard épais !
Que vois-je ? Ah, tu souris ?

Ibidem, le II mai 1997

XLIV - LA SIBYLLE OTTOMANE

Cependant la sibylle au visage ottoman
Reste au pied d'un figuier chenu et d'un érable.
Elle endosse un peignoir rapiécé, misérable
Et s'endort dessus l'herbe au milieu du froment ;

On raconte au vieux bourg qu'elle est née en Oman,
Qu'elle acquit son élan, appuyée sur un râble,
Jurant que le sultan serait inexorable
Sitôt qu'il aurait lu de Satan le firman.

La sibylle au visage ottoman verse un pleur
Or son pleur est brûlant ; il arrose une fleur
Et la fleur brusquement s'incline et s'entortille.

Le hibou a tout vu. Il dit à la myrtille :
« La sibylle a menti ; elle a fui sa tribu
Pour traire un peuple en peine et paître un gras tribut. »

Ibidem, le 12 mai 1997

LV - HUMEURS (9)

À mon ami Jean-Claude Prost

Quand Gengis Khan
Dressa son camp
Prés de Damas,
Un lourd amas

D'un gros nuage
Glissa en nage
Sur la Syrie.
La Walkyrie

Hurla de peur
Et de stupeur.
Le veuf amant
Du firmament,

Du chrysanthème,
Crie l'anathème
Sur le Maudit
Noir du taudis

Et dit : « Dagon
Est mort. Magon
Parle un latin
De gaie catin. »

Quand Gengis Khan
Dressa son camp
Près de Damas,
Un lourd amas

De nues hanté
Nous a chanté
Très galamment
L'hymne à l'amant,

Mais le ciel roux
Fume un courroux
Et bat le fer.
Il a souffert

De l'anathème ;
Il dit : « Je t'aime
À l'astre amant
Du beau diamant

Qui est Saturne
Au blanc cothurne ;
Au thym mutin,
Au vif lutin

Et à la veuve
Qui boit au fleuve. »
--Mais les grands cieux
Sont silencieux.

Quand Gengis Khan
Dressa son camp
Près de Damas,
Un lourd amas

D'agneaux tremblants
Se tint les flancs
Et cria : «Gare
À la bagarre ;

Ah, je commande
À qui quémande,
À l'architecte
Qui vous détecte,

Au noir reptile
Subtil, hostile
Qui vous insulte
Pour la consulte

Et à la flûte
Aux chants de lutte,
À l'homme avide
De chair livide

Et à la grève
Où vole un rêve.
Vois-je une cible,
Loin, impossible,

J'enfile un clin
D'œil blanc de lin
Qui mord la Reine
Ou la Sirène. »

Quand Gengis Khan
Dressa son camp
Près de Damas,
Un lourd amas

De cent deux ifs
Noirs, corrosifs,
Lança encor
Le chant du cor

Qui met en cage
(Eh, oui, saccage)
Et qui opprime
Mon verbe en rime.

Je lance un rouble
Dans le ciel trouble
Car ma gabare
Fait choir ma barre ;

Le hobereau
Son tombereau
Car cet aspic
Nous guette au Pic.

L'homme assassin
Occit le saint,
L'ogresse inique
Qui boit, fornique.

Quand Gengis Khan
Dressa son camp
Près de Damas,
Un lourd amas

Ratatiné,
Vert satiné,
Court l'ouragan
Extravagant.

Au ciel nocturne
Et taciturne
Mais imprudent
Je vois la dent

De notre aurore
Qui crie, pérore
Devant le glabre
Fils qu'on délabre,

L'ambre ou la myrrhe
Que l'on admire.
Quand bruit sa roue,
Ma voix s'enroue,

Je vois l'image
D'un seul roi mage
Dont l'œil flamboie.
Un chien aboie

Après mon père
Quand la vipère
Rampante et lisse
Donc siffle et glisse

Au cœur dans l'âme
Comme une flamme
Et y pullule ;
Mais qui hulule ?

Est-ce un hibou ?
Un homme à bout
Et en silence
Jette une lance

Sur la mégère
Qui, très légère,
Vieille et blafarde,
Toujours se farde.

Quand Gengis Khan
Dressa son camp
Dans mon cœur gourd
Chut le ciel lourd.

Quand Gengis Khan
Dressa son camp
Dedans mon âme.
Pleura l'Anâme.

Ibidem, le 13 mai 1997

XLVI - CHANSON

Quand Bâl-Hammon
Gît sous le mont
Du magicien
Veuf, phénicien,

Je vois l'oracle
Qui frotte et racle
Son front de moire
Et sa mémoire

Et un trumeau
Plaire au Gémeau
Qui s'y admire
Comme à Palmyre.

Ah, la violette
Que l'eau allaite
Chante et tempête
Quand la nue pète.

Qui se lamente
Devant l'amante
D'un chant stupide ?
--Le vent cupide

Qui la déguste.
L'abeille auguste
Pousse un soupir
Qui plaît au Pîr.

Quand Bâl-Hammon
Gît sous le mont
Du magicien
Veuf, phénicien,

Je vois la mer
Au flot amer
Qui se redresse
Avec tendresse ;

Le flot sublime
Tremper sa lime
Afin d'occire
Un ogre en cire,

Froid, irisé,
À l'œil brisé
Et sa lanterne
Funèbre et terne

Et ce despote
Qui vous tripote
Cette enfant blonde,
Le fleuve et l'onde.

Quand Bâl-Hammon
Gît sous le mont
Du magicien
Veuf, phénicien,

La fleur s'éveille
Et s'émerveille
Et la Lésine
Meurt en gésine ;

Tous les dimanches
Se plient les manches
Pour les travaux
Hors des caveaux.

Qui perd la tête ?
Mais qui se tête
Sous les futailles ?
Qui perd batailles ?

Et son latin
Au clair matin ?
Qui bat de l'aile
Au parallèle

Vingt-neuf ou trente ?
Qui perd sa rente ?
--Le sorcier maigre
À l'emblème aigre.

Quand Bâl-Hammon
Gît sous le mont
Du magicien
Veuf, phénicien,

Vois les semailles
Et les aumailles,
Les fleurs unies
Qu'il a punies,

L'empereur roide
Dans la nuit froide
Qui dort, gigote
Et qu'on ligote.

Ah, mais qui dort
En rêvant d'or ?
--L'homme indolent
Au bras ballant.

Cette Euménide
Née Sassanide
Troue le drapeau
De ce crapaud ;

Son nom sonore
Me plaît. S'honore
Le lys qui danse,
Fait confiance

Au joyeux fleuve
Où il s'abreuve :
« Plus d'épouvante,
De sang qui vente ! »

Quand Bâl-Hammon
Gît sous le mont
Du magicien
Veuf, phénicien,

Je vois dressée
La fleur tressée
Et la cascade
Sans barricade,

La vierge au buste
Altier, robuste,
Au front serein,
Au rein d'airain,

À l'œil ardent,
Vif et prudent.
Ô sœur d'Amrouche,
Es-tu farouche ?

Tends-mol la main !
Il est humain
Qu'un cœur s'épanche,
Vers nous se penche.

Cet attelage
A perdu l'âge
De dire au vent :
« Va de l'avant ! »

Quand Bâl-Hammon
Gît sous le mont
Du magicien
Veuf, phénicien,

Le chardon fume
Et se parfume
Et me confesse
Qu'il mord la fesse

De la guerrière,
Son train arrière ;
Qu'il aime à boire
Dans son ciboire

Et à descendre
Dessus la cendre
D'un sol en friche
Qu'insulte un riche ;

Que le platane
(Que le jour tanne)
Le fond en larmes
Rosées de charmes ;

Que l'air marin,
Le tamarin
Sont très luisants
Malgré les ans.

Quand Bâl-Hammon
Gît sous le mont
Du magicien
Veuf, phénicien,

Je vois les onces
Brûler les ronces,
Briser leurs armes
Dans les vacarmes

Et la vermine
Ronger sa mine
Et l'homme ivrogne
Fuir la charogne,

L'œil du vampire
Chercher l'empire
Des cieux brouillés,
En sang, rouillés.

J'entends l'automne
Qui pleure et tonne
Car l'hirondelle
Donne un coup d'aile

Et son petit
Perd l'appétit.
Au bourg célèbre,
Oui, on célèbre

L'onde argentine,
La cavatine,
Le gai matin
De Constantin.

Quand Bâl-Hammon
Gît sous le mont
Du magicien
Veuf, phénicien,

La floraison
De ma raison
Étend son van
Au chant du vent

Et sa havane
À la savane
Et à la vague
Qui ondoie vague.

Ah, la ruelle
N'est plus cruelle
Ni la paresse
Qui me caresse.

Ce blême archer
Ne veut marcher
Au chant guerrier
Et meurtrier.

Quand Bâl-Hammon
Gît sous le mont
Du magicien
Veuf, phénicien,

Je donne un chrême,
Mon café-crème,
Puis ma mémoire,
Cet ord grimoire,

Ma douce orange
À l'Ange étrange
Et mon opale
À l'enfant pâle

Qui couche et dort
Dans les fleurs d'or,
Ma chanson claire
Qui vous éclaire.

Oh, mais qu'importe !
Je clos ma porte
Devant le vent
Qui geint souvent.

Pfui! La harpie
Et sa charpie !
Le regard rond
Du serpent prompt !

Quand Bâl-Hammon
Gît sous le mont
Du magicien
Veuf, phénicien...

Ibidem, le 15 mai 1997

XLVII - L'ŒIL BRILLANT

À mon professeur de philosophie, Monsieur Jean-Paul Charrier au lycée de Garçons de Sousse

Si mon œil brille encor, c'est qu'il voit la cigogne
Voler bas sur l'olive et filer comme un trait
Et c'est que le berger lie ma vache et la trait
D'une main indécise et qui cherche et qui cogne.

Si mon œil brille encor, c'est qu'un livre en gigogne
M'a été tôt offert ce matin, donc distrait,
Je le lis : grains, labours, deux charrues, bœufs de trait,
Terre en friche et fendue ... Tout se passe en Gascogne.

Si mon œil brille encor, c'est qu'a coulé ma larme,
Cependant qu'en Gascogne ondoie la canicule
Dont le fou sirocco, noir et rouge et sans charme,

Me bat sans s'arrêter au flanc droit, au flanc gauche.
De moi j'ai honte enfin : mon regard blanc recule.
Si mon œil brille encor, c'est qu'il voit qu'on nous fauche.

Monastir, café Sidi-Dhouib, le 15 mai 1997

XLVIII - LA MORT DE SINANE PACHA

Ce flot qui gronde encor fut fendu par Sinane.
Sur sa frégate allègre il s'en fut à Oran.
Son vaillant frère aîné psalmodiait le Coran.
Sa guenon dégustait une peau de banane.

Sur la côte, à Oran, il enfourcha un âne
Que l'imam lui offrit avec un pieux orant,
M'a-t-on dit. Non, ce fut un mufti de haut rang
Qui donna à Sinane un ânon de Kinane.

Oran battit Sinane et Sinane avec l'âne
S'enfuit vers la Régence à travers monts et vaux...
Il mourut piétiné par cent dix grands chevaux

Dans la Vallée des Vents. Aujourd'hui l'oiseau plane
Sur la Vallée des Vents où trépassa Sinane
Sous les fers des chevaux et toujours court un âne.

Monastir, café des Remparts, le 16 mai 1997

XLIX —LA FOLIE DES ROIS MALGACHES

Le Château d'Or chantait ; chantait Tananarive.
Le roi fou, un beau nègre, a crié : « Ce lascar
A volé ma couronne et mon trône en brocart ;
Qu'il revienne au Château, ce lascar, qu'il arrive !

Je sais qu'il est parti au Chant de la Dérive.
Ah, qu'on dise au lascar : rentre à Madagascar,
Sinon ton roi prierait le puissant dieu Melqart
De te noyer aux mers de feux sans fond ni rive ! »

Un courtisan plus beau que son roi se dit bas :
« Mais la couronne est là ; elle embellit le prince,
Le prince écervelé qu'on surnomme Adibas

Car sa tête est toujours couverte et sa dent grince
Sitôt qu'il aperçoit le roi pris de folie.
Il prit son sceptre en or et sa mélancolie. »

Ibidem, le 16 mai 1997

L - DÉVOIEMENT

Il arrive en hurlant : « Le bey de la Régence
A offert à l'éphèbe un diamant en cadeau :
Savez-vous, gens naïfs, qu'au palais du Bardo
Le vieux bey hypocrite appelle à la vengeance,

Disant aux courtisans : j'écraserai l'engeance
Du puissant dey d'Alger qui jette un gros fardeau
Sur mon trône adoré ? » -- Il hurle ; or un badaud
À son tour dit : « Voyez filer sa diligence ! »

Le crieur prit donc peur : « Ô gens, obéissez
Au Régent Commandeur des Croyants très fidèles !
C'est le Calife Orant. Pour lui, vous tous, hissez

Le drapeau rouge et blanc, étoilé, au croissant ! »
La voix de l'Ange a dit : « Ces nuées d'hirondelles
Ont toujours volé loin sans verser pleur ni sang. »

Ibidem, le 16 mai 1997

LI —DIVAGATION

J'effeuillais un bouquin, pensant au roi Édouard
Qui buvait du sang vif, qui mangeait la gabelle
De la roture errante et de sa ribambelle.
Soudain je m'arrêtai devant un vieux douar.

J'observai : un chien veuf; sauta un chat couard
Sur le toit d'un gourbi qui cachait un rebelle
Aux lois du fou Régent dont la femme était belle
Et le Régent lascif, pédéraste et soulard.

J'effeuillais mon bouquin ; un très long défilé
De rois fous, d'empereurs s'ébranlait devant moi.
Au ciel une hirondelle assez vive a filé ;

C'est le mois de ce mai où l'oiseau sans émoi
Rechante allègrement le chant du bel amant
Et invite à danser le roseau galamment.

Ibidem, le 16 mai 1997